

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Comment deviendrons-nous une force ?

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1909, tome 11, p. 1-6

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Comment deviendrons-nous une force ?

Nous voulons agir, c'est entendu. Mais comment agirons-nous ? Et dans quel esprit ?

Deux genres d'action nous sollicitent, chers amis : *l'action à l'intérieur des œuvres* et *l'action à l'extérieur*.

1° Notre attitude et notre action à l'intérieur des œuvres dépendent, en général, de la façon dont nous comprenons nous-mêmes les œuvres. Or, en ce moment difficile entre tous où aucune parcelle d'énergie et de bonne volonté ne doit se perdre, il importe de nous mettre bien d'accord sur un point qui est celui-ci : les œuvres ne sont pas un *but*, elles sont un *moyen*. Faites pour notre foi et pour le pays, elles doivent constamment élever nos cœurs et nos volontés vers l'idéal qu'elles nous proposent.

Une œuvre fermée, qui se cristallise dans son cadre étroit et s'enveloppe d'une atmosphère isolatrice, n'est pas une œuvre viable. Les membres y sont bien vite tentés de pratiquer l'admiration mutuelle, de croire qu'eux seuls font bien, qu'eux seuls méritent la louange. Hélas ! l'individualisme est un écueil pour les groupes comme pour les individus. Si nous nous laissons prendre à ses tentations subtiles, nous peuplerions nos villes de sortes de compartiments étanches, incapables de rayonnement et d'influence générale.

Le rayonnement, l'expansion sont la loi commune des œuvres et la condition de leur vitalité. *Vivons de la vie du pays*, répétons à nos frères que si l'atmosphère de nos cercles et de nos associations ressemble par sa douceur à l'atmosphère de nos familles, elle n'est si douce à respirer que pour nous donner la

force des grands combats et des grands sacrifices. Vivons de la vie du pays et *voyons le bien à côté*, non seulement pour rendre hommage au dévouement de nos frères, mais pour commencer lorsque personne ne commence, pour porter ailleurs la forme d'œuvre qui nous est familière. Le feu qui se communique ne diminue ni sa chaleur, ni sa clarté, tandis que le feu sans aliment devient bientôt un amas de cendres froides.

2° A l'extérieur des œuvres, voici qu'un champ immense s'offre au jeune homme. La lutte des idées déborde de la presse et des livres, dans la conversation et les discours. Les revendications du travail deviennent plus nombreuses et plus aiguës. Les souffrances humaines se multiplient à l'infini... Que faire ? Que pouvons-nous à tant de maux ?

Toujours l'Eglise de Jésus de Nazareth considéra les pauvres et les endoloris de la vie comme l'héritage de son amour ; elle les soigne, les réconforte et les aime, perpétuant ainsi, non pas la résignation fataliste comme on l'a dit, mais l'espérance et le courage, même dans les âmes qui semblaient ne devoir plus jamais connaître ni l'espérance, ni le courage.

N'abandonnons rien, chers amis, de cet esprit de charité qui sera toujours la marque des enfants de Dieu. Mais répondons ainsi aux nécessités du temps. Vous qui êtes la force de demain, chers amis, allez à la force, c'est à dire au peuple qui travaille, qui souffre dans sa vie morale et économique. Il n'entend autour de lui que des excitations à la haine et au désordre : il n'a sous les yeux, bien souvent, que l'insolence de l'orgueil satisfait et les scandales de l'immoralité impunie. Rapprochez-vous de son foyer et de son travail, parlez-lui, éclairez-le, aidez ces bras robustes qui ne demandent que le labeur, et ce peuple vous aimera

généreusement comme il sait aimer qui lui donne son cœur.

3° Prenez garde, toutefois, de céder trop vite à l'entraînement de notre âge, je veux dire à cet attrait de l'action retentissante, à cette illusion bien commune de l'esprit qui fait prendre pour la véritable action ce qui n'en est que l'ombre ou la vaine image. On s'imagine aisément, à notre époque, que les remèdes violents sont les meilleurs et qu'on transformera tout le corps social en en changeant un rouage apparent. La presse contemporaine nous entretient dans cette illusion, elle nous donne la sensation et la vision du combat, alors que nous menons bourgeoisement notre petit train-train de tous les jours.

Non, l'action véritable n'est point que du bruit, des manifestations ou des polémiques ; elle est, avant tout, une influence sur les âmes, un contact quotidien avec l'obstacle humain, un corps à corps avec d'autres hommes ayant nos qualités et nos défauts, le même souci de leur indépendance d'esprit, la même impatience de toute servitude. Nous ne ferons rien sans certaine somme de vertu, nous ne réformerons rien sans nous être réformés nous-mêmes, et notre action dans la société n'aura de résultats durables, qu'autant qu'elle aura été longuement préparée et patiemment conduite. Sur les versants des Alpes, des torrents impétueux descendent des sommets, aux grands jours d'orage. C'est une force magnifique devant laquelle le frisson vous prend, mais c'est une force destructive.

Ces mêmes torrents domptés, canalisés et divisés par le génie de l'homme, apparemment emprisonnés portent dans la plaine la force productive qui enrichit tout un pays : voilà la force.

Et puisque j'en suis arrivé à vous montrer certains défauts qu'il est nécessaire d'éviter, permettez-moi de

vous signaler aussi certaines vertus plus spéciales, plus actuelles, dont la pratique me semble nous être imposée par les circonstances.

En premier lieu, je placerai la vertu de discipline. Je ne crains point à ce sujet, le reproche de paraître banal ; nous ne devons pas nous lasser de répéter ces bonnes banalités. En fait, nous vivons encore étrangers les uns aux autres ; nos associations meurent le plus souvent de l'esprit d'individualisme ; nous consentons à marcher dans le rang tant que cela ne nous oblige à aucun sacrifice d'amour propre.

Belle attitude vraiment, en face de la société à laquelle nous promettons ce qui nous manque le plus ; l'esprit de discipline et par conséquent d'abnégation !

C'est un chapitre de l'heure présente que l'on pourrait ainsi tracer en parlant de *l'union entre catholiques*. Je n'ai pas besoin d'insister sur ce point. Qu'il me suffise de faire une distinction opportune au sujet du sens du mot *union*. Union ne veut pas dire unité ; on confond trop ces deux choses ; la première est concours de forces, conciliation d'idées et de sentiments ; la seconde est la fusion de plusieurs éléments en un seul, absorption des forces secondaires par la force principale. Je ne crois pas qu'il soit pratique de s'attacher à faire l'unité des œuvres ; nous nous y briserions. Mais on peut très bien ne rien absorber et tout aider, ne rien diminuer et tout faire grandir, et cela grâce à un concours largement et fraternellement accordé à tout ce qui constitue, parmi les œuvres une *espérance en germe*.

On fait aux jeunes, — vous le savez messieurs, — le reproche d'être des rêveurs et des utopistes. Cela ne les émeut pas beaucoup d'ailleurs ; ils conçoivent très bien qu'on ne naisse pas avec l'expérience et que la jeunesse ne soit pas, par excellence, l'âge de la

diplomatie. Cependant, pour échapper à ce reproche je ne saurais vous conseiller meilleur moyen que l'action. Voulez-vous savoir si l'idée qui vous séduit a quelque valeur pratique ? Mettez-la à l'épreuve des faits ! essayez de la réaliser. Observez, enquêtez. A la première épreuve, vous demeurerez convaincus que les panacées n'ont pas grande efficacité sociale, que l'humanité est vaste et compliquée et que, finalement, il faut en tenir compte lorsqu'on veut agir sur elle...

Esprit de discipline et d'union, largeur de vues et sens des réalités : ai-je tout dit ? Non, messieurs, j'aurais dû, à la vérité, mettre en première ligne ce qui constitue le lien entre les âmes, ce qui ensoleille les jours sombres de l'action, ce qui fait de nous, lorsque nous le voulons bien, l'instrument le plus puissant de rénovation et de salut : *l'esprit chrétien* !

N'est-ce point à ce signe que l'on doit nous reconnaître d'entre les hommes ?

Si nous avons l'esprit chrétien dans sa plénitude nous étonnerions le monde ! Car cet esprit embrasse et vivifie tout, car il donne de la splendeur aux actes les plus obscurs.

L'esprit chrétien, en nos temps, messieurs, c'est la mortification de notre égoïsme natif au profit de nos frères, c'est la vision sans cesse agrandie des besoins des corps et des âmes et l'application progressive de toutes les forces de notre être aux tâches généreuses ! C'est la loi d'amour se substituant à la loi de haine. Or, écoutez ce que peut l'amour.

« C'est quelque chose de grand que l'amour et un bien au-dessus de tous les biens. Seul, il rend léger ce qui est pesant et fait qu'on supporte avec une âme égale toutes les vicissitudes de la vie...

« Rien ne lui pèse, rien ne lui coûte ; il tente plus qu'il ne peut ; jamais il ne prétexte l'impossibilité,

parce qu'il se croit tout possible et tout permis.

« Et à cause de cela il peut tout et il accomplit beaucoup de choses qui fatiguent vainement celui qui n'aime point.

Vous venez de lire un passage de *l'Imitation*, et vous avez salué la grande force, créatrice et vivante, la force suprême de l'apôtre, la force par excellence, hors de laquelle toute action est stérile, et avec laquelle tout devient possible.